

# LE TORPILLEUR

Organe des Revendications sociales

BUREAUX : Cours de la Liberté, 70

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Administrateur : J. BIENVENU

**ABONNEMENTS**

Lyon et Départements, six mois..... 6 fr.  
— — — un an..... 12 fr.

**RÉDACTEUR EN CHEF**

**F. ORDINAIRE, ancien Député**

Adresser les Correspondances : cours de la Liberté, 70, Lyon

**ANNONCES**

A l'Agence FOURNIER, rue Confort, 14  
**LYON**

## LA DISSOLUTION

Nous avons publié, dans le premier numéro du *Torpilleur*, un article intitulé : LA RENTRÉE DES CHAMBRES, où nous indiquions les forces respectives des partis dans le Parlement et les raisons qui militaient en faveur d'un remaniement constitutionnel et l'immence de la dissolution.

Nous expliquions qu'après les élections du 4 octobre les monarchistes pouvaient mettre en branle, à propos de chaque projet de loi et de chaque interpellation, un assez grand nombre de soldats pour rendre impossible le fonctionnement de la machine gouvernementale. En s'unissant aujourd'hui à l'Extrême-Gauche, ils forment une majorité, et demain, en se massant avec les opportunistes, ils empêcheront toute réforme d'aboutir.

Les différents cabinets qui auront à affronter les votes de nos honorables sont donc fatalement condamnés à succomber devant des majorités de coalition, jamais les mêmes, suivant les questions ou les circonstances.

Nous annonçons, il y a deux mois, l'avènement d'un ministère Floquet ou Goblet, qui ne vivrait que jusqu'au printemps pour mourir à l'époque où apparaissent les roses.

D'après notre appréciation, Clémenceau serait acculé au pouvoir ; mais comme le député du Var est né malin, il n'acceptera qu'à une seule condition, c'est d'avoir en poche un décret de dissolution, afin de faire des élections au mois de novembre prochain. Il ne voudra pas, comme les poitrinaires, s'en aller à la chute des feuilles !

Nous assisterons alors à des élections à poigne dirigées par des fonctionnaires dont le leader de l'Extrême-Gauche doit avoir la liste préparée depuis longtemps, et qui en quarante-huit heures remplira les colonnes de l'*Officiel*.

Nous préférons de beaucoup à cette marche réglée d'avance vers la dissolution, voir adopter la proposition de Camélinat, Basly et Antide Boyer, réclamant la nomination d'une Constituante, qui ferait disparaître les vices de la Constitution de 1875 et couperait le mal dans sa racine.

En effet, le seul moyen d'empêcher les crises ministérielles d'éclater à tout propos et de troubler profondément les intérêts du commerce et de l'industrie, c'est de retirer aux ministres l'initiative

des lois et de séparer, d'une façon nette, claire et précise, le pouvoir législatif d'avec le pouvoir exécutif.

Aux députés revient le droit de confectionner les lois et aux ministres celui de les appliquer sous leur responsabilité de simples chefs de bureau.

En outre, pour plus de sécurité, afin de ne pas surexciter les ambitions personnelles et de ne pas ouvrir la chasse aux portefeuilles, il conviendrait d'interdire absolument aux membres des deux Parlements l'entrée du ministère, qui ne serait plus qu'une simple administration.

Si les choses étaient ainsi réglées, nous n'aurions pas à assister à ces luttes de groupes qui veulent tous caser un des leurs, pour profiter des grosses prébendes, des sinécures, des places et des faveurs qui sont attachées à chaque ministère.

On ne fait plus de politique en France; les intérêts généraux sont oubliés; les réformes dorment dans les cartons; on ne songe qu'à devenir ministre pour s'enrichir personnellement et se créer une clientèle en répandant la manne sur les nombreux solliciteurs qui se présentent dans les antichambres du quai d'Orsay et de la place Beauvau.

Il est temps qu'un pareil scandale cesse et que la vie d'une nation aussi laborieuse, commerçante et industrielle que la France, ne soit pas chaque jour suspendue et mise en péril par quelques paltoquets qui veulent décrocher la timbale.

Dans le cas spécial qui nous occupe aujourd'hui : la crise éclatant à la fin de l'année, au moment des lourdes échéances, des achats de janvier, nous n'accusons personne; mais nous en reportons la responsabilité aux institutions constitutionnelles.

Et c'est pour éviter le retour de semblables faits et n'être pas exposé du jour au lendemain à de semblables catastrophes, que nous demandons la révision, et nous ne cesserons de la réclamer jusqu'au moment de la nomination d'une Constituante spéciale ayant seule qualité pour cette besogne de salut social.

Nous avons peu d'espoir de voir le Parlement actuel entrer dans cette voie et accueillir favorablement la demande des députés ouvriers : mais ce dont nous ne doutons pas, c'est de la continuation du gâchis dans lequel nous sommes enlisés.

Les ministères tomberont les uns sur

les autres comme des capucins de cartes, et il serait bon de précipiter les événements en accordant de suite la dissolution.

M. Clémenceau est là qui guette l'occasion de prendre le pouvoir, eh bien ! que le Franc-Comtois Grévy le lui donne sans barguigner et qu'on fasse appel au pays !

Les électeurs seuls peuvent trancher la question, et nous espérons bien que cette fois ils imposeront en première ligne, toute réforme cessante, la révision de la Constitution par une Constituante.

Tant que subsistera le régime parlementaire tel que nous le subissons, il n'y a pas de stabilité possible et nous sommes livrés à l'arbitraire de gens qui songent plus à eux qu'à la nation.

Il nous faut absolument une plateforme politique solide, qui ne soit pas un tremplin pour des saltimbanques, mais une arène où le peuple, en toute liberté, puisse discuter les graves problèmes sociaux qui intéressent son existence.

La dissolution et la nomination d'une Constituante, voilà le salut !

En dehors de cela, il n'y a plus place que pour la Révolution violente.

Nous voudrions qu'elle éclate demain, et si nous indiquons aux politiciens bourgeois les moyens de la retarder, c'est afin de leur donner le temps de se convertir.

F. ORDINAIRE.

## LE DEUX DÉCEMBRE

*O soldats de Décembre ! ô soldats d'ambuscades  
Contre votre pays ! honte à vos cavalcades  
Sur Paris consterné !  
Vos pères, je l'ai dit, brillaient comme le phare ;  
Ils bravaient, en chantant une haute fanfare,  
La Mort, spectre étonné ;*

*Vos pères combattaient les plus fières armées,  
Le Prussien blond, le Russe aux foudres enflammées,  
Le Catalan brun ;  
Vous, vous tuez des gens de bourse et de négoce !  
Vos pères, ces géants, avaient pris Saragosse :  
Vous prenez Tortoni !*

*Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,  
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,  
Le fer hurlant le fer,  
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,  
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,  
Et ton rire, ô Kléber !*

*Où, gloire à ceux d'hier ! ils se mettent cent mille  
Sabres nus, vingt contre un, sans crainte et par la ville  
S'en vont tambours battants.  
A mitraille ! leur feu brille, l'obusier tonne.  
Victoire ! ils ont tué, carrefour Tiquetonne,  
Un enfant de sept ans !*

*Après qui marchez-vous, ô légion trompée ?  
L'homme à qui vous avez prêté l'épée,  
Ce criminel flagrant,  
Cet aventurier vil en qui vous semblez croire  
Sera Napoléon-le-Petit dans l'histoire,  
Ou Cartouche-le-Grand.*

VICTOR HUGO.

## L'Abstention des Députés du Rhône

Le ministère Freycinet a mordu la poussière. Il a succombé sous les bulletins de vote d'une majorité inconsciente. Tous les groupes ont fourni un appoint à sa mort, de sorte qu'ils ne peuvent pas se jeter la pierre les uns aux autres.

Les députés de l'Extrême-Gauche et de la Gauche radicale ont voté la suppression des sous-préfectures, sans se rendre compte, hélas ! des difficultés qu'allaient rencontrer le gouvernement de la République dans l'application.

Les adversaires des institutions actuelles seuls savaient ce qu'ils faisaient et la valeur du coup qu'ils portaient à la République.

Nous n'avons pas besoin de dire ici si nous sommes partisan de la suppression des sous-préfectures : à chaque élection, soit par la plume, soit par la parole, nous avons réclamé la disparition de ces sinécures, comme étant un rouage inutile et une entrave à la bonne marche des affaires; mais il y a manière de supprimer.

Quand on veut qu'une réforme ait son efficacité, on en fait l'objet d'une proposition spéciale longuement mûrie, sérieusement étudiée, où tout en supprimant ce qui existe on édifie ce qu'on mettra à la place.

Nous savons très bien qu'en matière de sous-préfecture il n'y a rien à substituer; néanmoins, les sous-préfets sont investis de certaines fonctions dont il était nécessaire de désigner les successeurs.

Ce sont les sous-préfets qui assistent aux débats des Conseils d'arrondissement, ce sont eux qui président au tirage au sort dans leurs arrondissements respectifs. La Chambre, en procédant par voie budgétaire à la suppression des sous-préfectures, ne donnait pas au gouvernement le temps matériel de faire voter les lois rétrocédant à d'autres fonctionnaires les attributions actuelles des sous-préfets.

Le vote de la Chambre entraîne, à dater du 1<sup>er</sup> janvier, la suppression des sous-préfets. Le ministère avait donc huit ou dix séances pour déposer, discuter et faire adopter une loi obviant à tous les inconvénients que nous venons de signaler.

Or, au train où vont les travaux de notre Assemblée, qu'aucun pays ne nous envie certainement, il eût à peine suffi qu'il se soit écoulé de longs mois avant que cette loi fût votée. M. de Freycinet et ses collègues n'ont pas voulu assumer une pareille responsabilité, ils ont bien fait. Tous les hommes politiques, dont le moral n'est pas troublé par quelque ambition malsaine, approuveront le ministère.

C'est, du moins, notre manière de voir et d'apprécier les causes de la crise parlementaire qui sévit; mais que penser des neuf députés du Rhône qui n'ont pu se faire une

opinion sur ce sujet? Que pensera le corps électoral du Rhône de MM. Lagrange, Guillaumou, Jacquier, Million, Chavanne, Rochet, Burdeau, s'abstenant sur une question de cette importance et contribuant par leur silence à ouvrir une crise ministérielle juste à la fin de l'année, période que bon nombre de commerçants, d'industriels de toute sorte attendent avec impatience pour réparer les brèches faites à leur budget par les hommages réitérés.

Déjà un groupe d'électeurs s'est ému de cette situation et a adressé à ces singuliers observateurs de programmes une lettre leur rappelant brièvement l'attitude qu'ils auraient dû avoir dans cette circonstance.

Nous sommes curieux de connaître leur réponse. Autant il nous paraît simple d'expliquer un vote quand il se traduit pour ou contre, autant il nous semble difficile de justifier l'abstention; aussi est-ce avec une légitime impatience que nous attendons les explications de nos députés, à moins que, ainsi que le leur conseille le *Courrier de Lyon*, ils ne gardent de Conrad le silence prudent. C'est peut être l'art de ne pas se compromettre; nous ne savons si ce sera toujours celui de réussir.

BERTAL.

### LES OUVRIERS SANS TRAVAIL

Ils sont nombreux les malheureux qui cherchent de l'ouvrage et le morceau de pain que donne le travail. Et puis, l'hiver annonce cruel, rigoureux, et les poêles livides de charbon laissent grelotter les femmes et les enfants dans des galetas mal clos, où la bise glaciale pénètre de tous les côtés.

Depuis longtemps, depuis des mois, on réclame de la municipalité l'ouverture de chantiers pour occuper la partie de la population restée inactive. Il s'agissait de combler des fossés d'enceinte qui, l'été, sont des foyers d'infection.

Mais le maire avait compté sans les interminables formalités dont vivent les pape-rassiers des administrations du ministère de la guerre. Nous avions pourtant espéré que le général Boulanger aurait su réformer ces bureaucrates qui grattent éternellement du papier pendant que le peuple, sans pain, danse devant le buffet vide!

Une imposante manifestation des ouvriers sans travail a eu lieu lundi, et des délégués ont été nommés afin de faire des démarches et pour réclamer l'exécution des promesses plusieurs fois renouvelées.

Ils ont obtenu les mêmes réponses dilatoires que par le passé, et le docteur Gaillon leur a répété qu'il ne songeait qu'à eux; qu'il les considérait comme ses propres enfants et qu'il faisait les plus grands efforts pour aboutir à une solution prochaine et conforme à leurs désirs. Il est même allé plus loin en faisant miroiter à leurs yeux une vingtaine de millions qu'il se dispose à emprunter, uniquement pour leur être agréable et pour les leur partager.

Oh! le bon billet qu'a la Châtre!

### La Question sociale

Gambetta a dit un jour qu'il n'y avait pas de question sociale, mais des questions so-

ciales. Ses adversaires en ont profité pour déclarer qu'il avait nié la question sociale.

Les passions politiques font souvent échouer les meilleures causes, ou tout au moins retardent les solutions des grands problèmes sociaux tant attendues.

On lutte souvent des années pour un mot interprété par les uns d'une manière et différemment par d'autres. Puis tout à coup on s'aperçoit qu'il y avait équivoque, que l'on a piétiné sur place, que l'on aurait mieux fait de moins s'attacher au mot, plus à la chose; que pendant ces disputes oiseuses l'ennemi a envahi la place, qu'il s'y est fortifié et que dorénavant il sera bien plus difficile de lui faire lâcher prise.

Il est évident, certain, qu'envisagé par ses divers côtés, c'est-à-dire par chacun des rapports que les hommes sont susceptibles d'avoir entre eux : travail, crédit, production, consommation, religion, instruction, commerce, salaire, justice, etc., chacun de ces côtés constitue une question sociale, et il est non moins vrai que l'ensemble de toutes ces questions constitue la question sociale proprement dite.

En suite des progrès immenses accomplis par la science depuis notre grande Révolution, la société tout entière a certainement le droit d'aspirer à plus de bien-être moral et matériel, à plus de justice, à plus d'équité.

Qu'arrive-t-il?

Que le progrès est appliqué à rebours;

Que, loin d'être un bienfait pour l'humanité, les grandes découvertes de notre siècle et leur application ne servent qu'à accomplir trois choses : réduire les salaires, augmenter le nombre des prolétaires et constituer une féodalité financière, laquelle bénéficie exclusivement des résultats des efforts de toute une nation.

Nous constatons simplement un fait.

Après l'ouvrier réduit à un salaire souvent dérisoire, quelquefois nul, mais dans tous les cas toujours insuffisant pour vivre, lui, sa famille, et faire quelques économies pour ses vieux jours, viendra le tour des petits négociants, industriels, producteurs, petits capitalistes, déjà à moitié étouffés par cette puissante féodalité financière, industrielle, commerciale, et ainsi de suite.

Nous sommes déjà à une époque où les dix-neuf vingtièmes (et plus peut-être) de la société sont à la merci de l'autre vingtième. Forcément, fatalement, la proportion croitra encore, et cela en raison directe, dans l'état actuel, de l'application plus grande de la machine et de toute autre découverte de la science supprimant la main d'œuvre.

C'est vers cette féodalité de l'argent caractérisée par les banquiers juifs surtout et particulièrement par le juif Rothschild, que convergent et que convergeront de plus en plus toutes les économies, non pas seulement de la nation française, mais de toutes les nations.

C'est cette féodalité qui déjà est l'arbitre de la paix et de la guerre entre les peuples alors que nous travaillons, au lieu d'étudier, de nous unir, de nous préparer à la grande lutte prochaine, nous nous divisons.

Le peuple, dont on ne s'occupe plus en tant que moyens d'existence, alors que l'on prenait soin des esclaves, travaille pour un salaire dérisoire quand il trouve de l'occupation, sinon il crève de misère ou se dégrade par l'abrutissement et l'alcoolisme; mais inflexible, la féodalité financière, guidée par la sémite écume, ramasse!...

Comment sortir de là?

Ne nous payons pas de mots. Nous savons que maintes écoles ont leur système. Ces systèmes consistent, pour la plupart du moins, à détruire. Tailler est bien, mais après il faut recoudre! Et ce n'est pas toujours le plus facile.

Le meilleur système, suivant nous, consiste, pour le moment, du moins, à se préoccuper de l'avenir.

Il faut que le peuple français tout entier, ce peuple qui s'est toujours passionné pour les grandes idées, se pénètre qu'il marche à la ruine physique et morale; qu'il y est conduit par une poignée d'hommes sans scrupules, parasites de toutes les nations qui, après l'avoir dépouillé de tout, peut encore, au moyen de l'or provenant de sa sueur qu'il jette dans la balance, le plonger dans une guerre effroyable.

Il faut qu'une révolution morale s'opère.

Il faut qu'au lieu de haine, entre écoles, entre partis, entre classes de la nation française, il y ait réconciliation pour chercher et trouver en commun l'application de la répartition équitable entre tous, d'abord du nécessaire, puis ensuite du superflu à chacun suivant ses mérites.

Axo.

### LES MONTS-DE-PIÉTÉ

Sur un avis unanime du conseil de surveillance du Mont-de-Piété, dit *Intransigeant*, le préfet de la Seine vient de prendre un arrêté en vertu duquel :

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1887, les intérêts et les droits perçus par le Mont-de-Piété sont fixés à 7 % par an, ainsi divisés :

3 % pour intérêts et 3 % pour frais de régie ; ces deux droits sont proportionnels au temps couru.

Ces droits étaient, en 1885, de 9 1/2 %, soit 9 % d'intérêts et droits, et 1/2 % droit fixe de prise.

En 1886, ils avaient été abaissés à 8 1/2 %, soit 8 % d'intérêts et droits et 1/2 % droit fixe de prise.

La comparaison avec 1885 fait ressortir un abaissement de 2 1/2 % sur le taux annuel de l'ensemble des droits exigés des emprunteurs.

L'arrêté rapporte deux améliorations importantes : le premier mois de séjour ne sera plus payé en entier; le décompte des droits proportionnels sera uniformément fait par quinzaine.

Enfin, les prêts de 3, 4 et 5 francs qui ne séjournent que deux mois en magasin seront exonérés des droits proportionnels de 6 % et n'auront à acquitter que le droit fixe de 1 %.

Ces nouvelles fixations ne sont applicables qu'aux reconnaissances datées de 1887.

Nous demandons qu'à Lyon des mesures analogues soient prises en attendant mieux, car les Monts-de-Piété doivent être uniquement des institutions de philanthropie; une administration simple, peu coûteuse et

les locaux nécessaires doivent seuls constituer les frais généraux. Si on ne peut établir tout cela gratuitement, que du moins aucun bénéfice ne soit fait sur les services que les Monts-de-Piété rendent quelquefois à la population indigente; que le taux du prêt ne soit que le quantum nécessaire à parfaire ces frais.

### AVIS

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au numéro prochain notre intéressant article : **Une Réforme nécessaire** (Loi sur les Faillites).

### LA FAIM

La faim!... mot lugubre et sinistre, cri déchirant, glas funèbre qui tinte à vos oreilles, au bruit duquel vous fuyez, persécuteurs et bourgeois, et que vous enviez pourtant, quand vos excès quotidiens ne permettent plus la fonction normale de votre estomac paralysé.

La faim! y songez-vous sans un regret, êtres égoïstes et inutiles?

Pensez-vous qu'il y ait des gens qui en meurent, parce que la faim c'est le besoin, c'est son assouvissement qui fait la vie, et que la vie permet le travail, permet le devoir et que son accomplissement fait la famille et la Société elle-même.

Peu vous importe. Et sur le trottoir, vous fuyez l'enfant en haillons dévorant le morceau de pain donné par une main qui n'est pas la vôtre, et vous le prendriez, n'est-ce pas?... Et vous changeriez avec lui, si vous pouviez et si il n'y avait pas la misère. Mais lui, enfant, a baisé la main qui s'est tendue à lui, et après un *merci* saccadé et honteux, il s'est sauvé, il s'est blotti au coin de l'allée, sur le trottoir, et il vous a fui, parce qu'il a eu peur, peur de votre regard haineux et jaloux. Vous lui faites horreur! et vous l'avez compris, et vous avez passé.

La faim! la voyez-vous sur ces figures bleues, amaigries par la fatigue, et qui attend le repas frugal à prendre au sortir de l'atelier, de l'usine, sur la table en sapin, dans le bouge humide où grouillent les petits enfants tout nus, qui veulent aussi partager le pain noir de la misère avec leur père, usé non par l'excès, mais par le dur labeur du travail matinal et du travail du soir et souvent de la nuit?

La faim! la voyez-vous aux côtés du malheureux, jeté comme un vagabond la nuit à la Permanence, attendant ainsi pour le petit parquet, puis après la correctionnelle, la nuit à Saint-Paul pour avoir droit demain, comme détenu, à la ration qu'a prévue la sollicitude du docteur de la prison où il a été verrouillé?

La faim! voyez-vous cette veuve, elle n'a rien mangé, elle a enseveli son mari, elle aurait voulu elle aussi se mettre dans le cercueil et elle a suivi le cadavre au cimetière, elle est rentrée au logis, où il n'y avait plus rien, et elle vit dans sa douleur attendant d'être tuée par elle!

La faim!... pauvres petits orphelins!... Vous êtes seuls, et papa et maman sont partis... vous ne les reverrez plus... vous pleurez et vous avez faim.

La faim! et vous, que la multitude salue en passant, vous qui revêtez l'habit noir, la tenue rigide et correcte, qui avez le sourire sur les lèvres et qui faites une promenade pour ne pas faire un repas, en souffrez-vous?

La faim! mais elle existe dans toute la nature. Le végétal a faim de l'oxygène, le minéral a faim par l'affinité, la bête l'as-

FEUILLETON

6

## TROP D'AMOUR

Il voyait s'ouvrir des horizons nouveaux.

Ne pourrait-il pas continuer l'amour qu'il éprouvait pour la morte, en le reportant sur la jeune fille qu'il avait rencontrée, et transformer le rêve en réalité? Un double amour concentré sur une même personne était-il un sentiment humain durable, ou n'était-ce qu'une simple fantaisie née dans une imagination malade?

Georges se retrouvait, le lendemain, au même café, à la même heure, à la nuit tombante, en face de l'échoppe de la marchande de gaufres, qui versait pour ses clients la pâte bouillante dans le moule à longues

poignées de fer.

Il était là, depuis quelques instants, quand l'apparition se produisit. Le fantôme d'Emma entrevu la veille était revenu.

Il n'était plus accompagné de la dame en deuil, longue et jaune comme un de ces cierges qu'on voit près d'un cercueil dans la crypte d'une église sombre; mais elle avait à ses côtés une femme blonde comme Eve, superbe, altière, plantureuse comme la courtisane Impéria, qui traînait à sa suite les princes de l'Eglise.

Il était impossible de rencontrer deux physionomies plus différentes, et pourtant l'âge et les costumes de deuil indiquaient qu'on se trouvait en présence des deux sœurs.

L'une, celle qui ressemblait à la marquise Falconi, brune, petite, rappelait la créole; l'autre, grande, majestueuse, superbe, altière, plantureuse avec du lait, évoquait le souvenir de ces filles du nord des légendes norwégiennes.

Georges était caché derrière un rideau du café et regardait, tout en comprimant son cœur qui battait au souvenir d'Emma et qui s'éveillait à un amour nouveau.

C'était plutôt une passion continuée qui

descendait des sphères de l'idéal pour se fixer sur une créature terrestre.

Il remarquait que la jeune fille cherchait des yeux quelqu'un furtivement et qu'elle n'écoutait que distraitemment la conversation de sa compagne. Était-ce lui qui produisait cette distraction?

— Vous regardez les jolies femmes, mon cher Georges, lui dit, en lui frappant sur l'épaule un ami, le docteur Joguet.

— Oui, et je voudrais bien savoir quelles sont ces deux personnes que j'aperçois pour la première fois à Mâcon. Des étrangères sans doute?

— Non pas. Elles habitent toutes les deux notre ville. L'une, cette blonde, est la femme d'un avoué, M<sup>e</sup> Larchet. L'autre, cette brune pétillante comme de la mousse de vin de champagne, est sa sœur. C'est un parti vacant, et je crois qu'elle désire beaucoup se marier pour se soustraire au joug d'une mère tombée dans la dévotion la plus exagérée.

— Ah! vous connaissez la famille?

— Parfaitement. J'ai soigné le père, un ancien juge de paix de Châtillon-les-Dombes. Il est mort d'une maladie de l'estomac il y a six mois environ. C'est ce décès qui

vous explique le deuil des deux sœurs que vous contemplez en ce moment. »

Les deux jeunes femmes s'éloignèrent, et Georges alla s'attabler avec le docteur, auquel il désirait poser quelques questions.

— Puisque nous sommes découverts, dit-il, racontez-moi un peu l'histoire des orphelins que nous venons de voir croquant des gaufres de si bon appétit.

— Cela vous intéresse?

— Médiocrement, répondit Georges avec hypocrisie mais, connaissant tout le monde à Mâcon, je suis bien aise de faire de nouvelles connaissances. J'augmenterai mon répertoire d'anecdotes.

— M. Dormil, tel est le nom du père des deux suaves créatures que vous considérez, il y a un instant, avec tant d'attention. Il était juge de paix à Châtillon et s'est vu révoquer pour ses idées libérales peu de mise sous le régime que nous subissons. Il était en même temps riche propriétaire rural, possédant de grosses métairies dans la haute Bresse. Après sa destitution, dont il se souciait comme d'une guigne, il est venu se fixer ici, afin de se rapprocher de sa fille aînée, mariée, comme je vous l'ai dit, à l'avoué Larchet. Il vivait en rentier, lorsque

souvent parce qu'elle en a le droit et qu'elle en a la force, ou parce que l'homme la lui satisfait, pour satisfaire lui ou ses besoins, ou ses plaisirs, ou ses passions comme spectateur avide d'émotions terribles et sangui- naires dans des arènes ou dans des ménageries.

Tristes réflexions! Et ce qui est le principe de la conservation, vous état social, comment le sauvez-vous?

Avez-vous souci de votre responsabilité? Que faites-vous? Qu'avez-vous fait? Vous êtes impuissant. Mais la faim était avant que vous ne légifériez sur elle; mais la faim, c'est le droit lui-même; la faim, prenez garde, elle vous fera dévorer, pour qu'elle ne soit plus la faim.

## De la Crise lyonnaise et de ses Causes

Le bien-être d'une population et d'une industrie doit mettre de côté toute divergence politique, et j'ai fait le choix du *Torpilleur*, qui réunit cette principale condition.

Actuellement nos fabricants de soierie lyonnaise poussent des hauts cris et se plaignent de la concurrence qui leur est faite sur les marchés étrangers par nos voisins d'outre-Rhin et autres. Un grand nombre de ces messieurs pourraient faire leur *mea-culpa* et non se récrier de la façon dont ils le font. Car si une grande partie de nos fabricants ou commissionnaires en soierie n'avaient employé chez eux que de véritables et dévoués patriotes et rémunéré ceux-ci en rapport à leur travail et à leurs aptitudes, plutôt que d'avoir comme employés des jeunes gens étrangers « pour la plupart Allemands », ils auraient pu conserver à leur service des personnes intelligentes qui, trouvant au milieu de leur cité des émoluments suffisants à leur bien-être, n'auraient pas quitté leur ville d'études pour aller à l'étranger porter leurs connaissances spéciales, et cela non pas avec l'intention d'un faux citoyen, mais avec la séduction d'une position qu'ils n'auraient pu se créer sur place. D'un autre côté, les soi-disant Suisses allemands qui, pour une grande partie, étaient des Allemands pur sang, n'auraient pas eu le loisir d'occuper *gratis pro Deo* des emplois pour apprendre le commerce et manger le pain qu'auraient dû gagner nos jeunes gens. Ces soi-disant Suisses allemands venaient tout simplement au milieu de nous non pour apprendre le commerce, mais bien pour se perfectionner dans la langue française, et surtout pour se mettre au courant de notre fabrication que la nation allemande nous envie et porter chez eux le fruit de leurs études, qui ont été facilitées par la complaisance que nous, industriels, avons mise à leur disposition. Actuellement nous voyons bien moins de ces jeunes gens; aussi ont-ils chez eux, à Créfeld, une école modèle de tissage, c'est ce qui explique

leur absence; leur école étant organisée d'une façon irréprochable, ils finissent leurs études chez eux et n'ont plus besoin de nos leçons, au contraire ils pourraient nous en donner.

F. R.

(A suivre.)

## LA VIE LYONNAISE

### Un Café de Nuit

Il existe dans toutes les grandes villes des cafés qui restent ouverts la nuit, par tolérance préfectorale, pour servir de *souricière* à la police.

C'est là, en effet, que les escrocs, les souteneurs, les voleurs et les filles viennent boire les bénéfices de leurs rapines et de leurs débauches. Les agents de la sûreté grouillent au milieu de cette étrange population, prêts à prendre au collet le gremlin qui leur est signalé.

Le patron de ce genre d'établissement est presque toujours un gaillard de forte corpulence, de façon à pouvoir faire le coup de poing avec les clients tapageurs. Ce mâle est généralement accouplé à une femelle peu scrupuleuse, dont il se sépare après un scandale conjugal pour en prendre une autre jusqu'à ce que les mêmes mésaventures surviennent. Il faut bien avoir une caisse!

Parfois il se trouve dans cette société panachée un groupe de jeunes gens qui se livrent avec délices au démon du jeu. Atablés sous un bec de gaz, ne faisant pas attention au bruit qui se fait autour d'eux, ils cartonnent avec rage jusqu'au jour où, dans une bagarre, des filous renversent la table pour s'approprier les louis roulant sur le plancher.

Au centre de la ville de Lyon, je connais une de ces boîtes qui s'emplit à partir de minuit. La salle ouvrant sur la rue se vide, et les clients descendent, par un escalier tournant, dans un caveau où ils s'entassent.

Ce caveau, au plafond en voûte, ressemble exactement, avec ses soupiraux, à l'entrepôt d'un de ces paquebots qui font le service entre Panama et San-Francisco.

C'est en effet le même public de filles et d'aventuriers. Les uns boivent, font du tapage, chantent et dansent au son d'un piano désaccordé. La fumée du tabac enveloppe ces groupes bizarres, qui apparaissent fantastiques comme les scènes flamandes que le peintre Téniers a rendu populaires et à jamais célèbres.

Les jurons, les mots obscènes s'y font entendre sans vergogne et composent l'unique conversation des noctambules affalés dans cette sentine. La politique et la philosophie en sont bannies, à moins que quelques journalistes égarés n'y descendent pour manger une

tranche de jambon, après avoir terminé le journal quotidien.

Nous nous demandons pourquoi l'administration préfectorale tolère l'ouverture de ces cavernes, à des heures où dorment les gens paisibles, quand elle fait fermer impitoyablement les établissements honnêtes et dresser des procès-verbaux pour quelques minutes de fermeture en retard.

Mais, comme nous le disions en commençant, ce sont des *souricières*, où la police vient prendre les habitués de la correctionnelle et des assises.

Tout est bien qui finit bien.

UN POMPIER.

## UNE INVENTION FRANÇAISE

O lit dans le *Figaro* :

Il est incontestable que nos yeux, habitués aujourd'hui à la lumière brutale du gaz et à celle plus intense encore de l'électricité, ne peuvent plus s'accommoder comme autrefois de la clarté indécise de la bougie ni même de la lumière irrégulière et fumeuse des lampes. Aussi la question de l'éclairage domestique est-elle à l'ordre du jour.

Un chercheur, M. P. Bayle, a étudié le moyen d'augmenter l'intensité lumineuse de nos lampes, sans rien modifier dans leur construction. Il a résolu cet intéressant problème en inventant un nouveau verre de lampe.

Ce verre, d'une construction élégante, est formé par l'assemblage de deux cônes renversés réunis bout à bout par leurs petites bases tronquées. C'est à peu près ce que, dans la science de l'hydraulique, on appelle le tube « Venturi ».

Placé sur une lampe à huile ou à gaz, le verre Bayle appelle dans la flamme, par sa puissance d'aspiration, une grande quantité d'air, et produit ainsi la combustion complète de toutes les molécules d'huile ou de gaz consommées. Il en résulte une lumière vive, blanche, éblouissante; dont le pouvoir éclairant est accru de 25 p. 100. Avec lui, plus d'odeur nauséabonde si vous brûlez du pétrole, plus de fumée oxydante si vous brûlez du gaz.

Des expériences ont été faites sur ce nouveau verre au laboratoire de la ville de Paris, par le savant et regretté professeur M. Le Blanc. Elles ont consacré ses qualités remarquables et sa supériorité sur tous les autres modèles.

Au point de vue hygiénique, le verre Bayle offre de grands avantages, car en activant la combustion il supprime les exhalaisons malsaines que dégage le gaz d'éclairage imparfaitement brûlé. Il a été très remarqué sous ce rapport à l'Exposition d'hygiène de Londres de 1884, où il a obtenu une haute récompense.

Ce verre sera d'un précieux secours aux personnes dont la vue est délicate: aussi les oculistes qui l'ont expérimenté le recommandent-ils à leurs clients obligés par devoir de travailler à la lumière.

Nous croyons pouvoir prédire à cette invention si simple et si utile un brillant avenir.

Le verre Bayle est la propriété exclusive du *Grand Bazar*.

Le prix est de 50 centimes en cristal. Pour les renseignements, demander le prospectus spécial où sont indiqués tous les calibres.

son beau-frère, le marchand de grains Garcin, surnommé le mousquetaire, à cause de sa belle barbe et du port altier que vous connaissez, lui conseilla de spéculer sur les farines. Désireux de ne pas rester inactif et d'augmenter la fortune de ses deux enfants, il se lança dans une spéculation effrénée, et il s'ensuivit des pertes effroyables. Les soucis, le chagrin lui firent contracter un squirre d'estomac dont il ne put triompher, malgré tous les soins dont mes confrères et moi l'avons entouré.

— Alors, ses filles sont ruinées?

— On ne peut encore le savoir au juste, Larcher s'occupant de liquider la situation en vendant les propriétés. Mais, je pense que lorsque tous les rats et les corbeaux d'affaires lâcheront la succession sur laquelle ils se sont abattus, il ne restera pas grande pâture... des dettes peut-être!

— Les histoires d'argent me sont indifférentes quand il s'agit de deux personnes que je ne connais pas et avec lesquelles je n'aurai probablement aucun rapport; mais je suis curieuse des caractères de femme, et c'est le portrait moral qui m'intéresse. Dites moi ce que vous pensez de cette superbe blonde, trop belle pour un prosaïque avoué.

— Je ne saurais imprudemment me prononcer. De grands goûts de luxe et de dépense; une coquetterie qui ne connaît pas de bornes et qui peut mener fort loin la plus honnête femme du monde. Il y a dans le ménage un vieil ami qui aspire à changer ce titre d'intimité. Il est fort riche, distingué... Il ne faut répondre de rien d'autant plus que l'intelligence et la raison ne sont pas généralement les qualités maîtresses jointes à la beauté physique.

— Et la sœur cadette?

— Intelligence vive. Elle a été cultivée par le père, qui s'est occupé tout particulièrement de son éducation, et qui a cherché à soustraire sa benjamine à l'influence clérical de la mère. Il s'appuya sur elle pour résister aux pratiques religieuses qu'on voulait lui imposer. Néanmoins j'ai étudié l'héroïne dont nous parlons. Le front est bas et carré; le menton est carré également; ce sont les deux signes presque toujours certains de l'opiniâtreté, et même de l'entêtement dans le mauvais sens du mot. J'ajouterai que la masse du corcelet derrière la tête est énorme! Là, est le siège de la sensualité, et de tous les appétits matériels. Cet ensemble constitue un caractè-

re décidé à passer partout pour arriver à la satisfaction des passions violentes.

— Le portrait n'est pas flatté; mais pouvez-vous, pour justifier vos appréciations, vous appuyer sur des faits connus et observés par vous?

— Oui. Les faits sont certainement insignifiants quand ils se reportent à une jeune fille de vingt et un ans; néanmoins, ils ont leur importance et ne font que corroborer l'opinion que je vous ai signalée.

— Racontez-moi les anecdotes. Cela devient intéressant.

— Oh! c'est bien simple. Vous savez que je suis un voltairien, un sceptique, un athée et que j'ai horreur des simagrées qu'une famille accomplit sur un moribond, qui n'a plus la perception de l'être ou du non-être. Eh bien! M<sup>me</sup> Dormil, à l'agonie de son mari, a fait appeler le curé pour l'administrer. Sa fille, Jeanne — car elle se nomme Jeanne — s'est opposée à l'entrée du prêtre dans la chambre du malade. Elle a résisté, même par la force, mettant ses bras en croix sur la porte que l'ecclésiastique voulait forcer, et il n'a pas pu triompher de la résistance de la jeune fille! A vingt ans, c'est raide, et cela indique un caractère qu'un mari domp-

## Théâtres

Pas d'opéra comique depuis près de quinze jours.

On a cependant annoncé que M. Leroy, ténor léger, était engagé pour faciliter la marche du répertoire en attendant l'arrivée du titulaire de l'emploi.

Est-ce faciliter ou empêcher?

La vérité est que le répertoire ne marche pas du tout; que M. Leroy n'a chanté qu'une seule fois — un dimanche — et qu'on ne parle nullement de l'arrivée du remplaçant de M. Dereims.

Admettons pour un instant qu'il soit impossible de trouver en ce moment un ténor léger digne de notre théâtre; qu'est-ce qui empêcherait de faire ce que fit M. Dufour en engageant successivement au mois quelques-uns des ténors de l'Opéra-Comique? Ce qu'on obtint il y a deux ans n'est-il plus possible maintenant?

On ne dit rien non plus du second ténor que l'on promettait il y a quelques jours encore. Quant au successeur de M. Desmets, silence.

Pour donner le change, M. Campocasso a soin de faire raconter de temps en temps, par quelques organes dévoués, qu'il est le plus malheureux des directeurs et qu'il s'occupe avec une activité dévorante de trouver des sujets, allant jusqu'à offrir des sommes énormes pour arriver à les amener, mais sans pouvoir y parvenir...

D'autre part, les mêmes feuilles, fidèles jusqu'au bout, se prennent d'une sainte indignation contre ceux qui se permettent de protester aux représentations, et elles ajoutent que, sans eux, tout irait bien!

Enfin, et pour encadrer, la police, en nombre respectable, assiste à toutes les soirées et ramasse soigneusement les mécontents qui osent manifester.

Combien de temps durera cet état de choses? On peut répondre, sans crainte de se tromper, qu'il ne s'arrêtera qu'avec la fin de la saison, si le public n'y prend garde.

Mais je crains fort, pour la direction, qu'elle ne soit bientôt amenée à constater que ses calculs sont des plus mauvais, et qu'on n'a pas oublié qu'elle a déjà employé des procédés exactement semblables il y a quelques années.



On s'est traîné péniblement cette semaine des *Huguenots* à l'*Africaine* en se reposant sur *Faust*.

Vasco de Gama, dans le second de ces ouvrages, servait de 3<sup>e</sup> début à M. Jourdain, qui a été accepté. C'eût été une grosse perte autrement; car on se privait, selon moi, d'un artiste de haute valeur.

Il n'a cependant tenu qu'à bien peu qu'il en ait été ainsi, grâce aux acharnés qui poursuivent M. Jourdain depuis son arrivée et qui comptaient, paraît-il, lui infliger un échec.

J'ai quelque peine à comprendre cette persistance que rien ne justifie, sinon quel-

tera difficilement. Vous voyez qu'en signalant l'opiniâtreté chez Jeanne, opiniâtreté terrible, je ne me suis pas trompé sur la physionomie que Lavater a si bien définie!

— En effet, il y a là de quoi faire réfléchir l'heureux mari de cette jeune personne.

— Oh! mon Dieu! je passerais encore sur cette scène, parce que Jeanne avait reçu des instructions de son père, fervent libre-penseur. Ces mots brûlent d'être accouplés, mais vous me les passerez... L'opiniâtreté n'était peut-être que de la piété filiale.... Mais ce qui m'a semblé plus grave, c'est son attitude aux obsèques du défunt. Son costume n'était pas décent, suivant moi, pour un enterrement, et je ne lui ai pas pardonné ces rubans, surnommés *Suivez-moi, jeune homme!* qui pendaient de son chapeau de deuil, sur ses épaules... Elle paraissait du reste plus préoccupée de l'assistance que de la douleur qu'elle devait éprouver de la perte d'un père... On pouvait l'accuser d'un manque de cœur dont, j'aime à le croire, elle est incapable....

Après quelques autres questions insignifiantes, la conversation tomba, et les deux amis se séparèrent.

(A suivre)

JEAN-JACQUES.

ques accidents vocaux encore plus accentués et aussi fréquents chez d'autres qui sont cependant très applaudis.

Je comprends encore moins l'hostilité et les sifflets qui ont accueilli M. Jourdain à la représentation suivante, alors qu'il avait été accepté fort régulièrement.

J'admets qu'on proteste à bon droit et je soutiens énergiquement ceux qui le font; mais je me refuse absolument à approuver le parti-pris et à suivre ceux qui veulent imposer leurs idées à tout le monde sans tenir compte de celles contraires, malgré qu'elles appartiennent à la majorité.

Si l'on visait la Direction, il y avait moyen de manifester autrement et en meilleur temps.

Froide comme un marbre, la représentation de Faust. Massart, avec un rôle peu approprié à son caractère et à ses moyens. Berthomme, malgré une voix splendide, complètement à côté de l'interprétation à donner, et de plus visiblement fatigué à la fin. Quant à M<sup>lle</sup> Veyhreden, j'avoue qu'elle a eu d'excellents moments, et que Marguerite peut devenir un fort beau rôle pour elle. Le physique y contribuera, d'ailleurs, puissamment.

J'allais oublier M. Albert, toujours aussi bruyant que d'habitude, et cela aux dépens même de la justesse du son, dans le choral des Epées. Enfin, M<sup>lle</sup> Dupont, qui a dit à peu près convenablement le petit rôle de Sibyl, surtout le récitatif qui enchaîne le deuxième couplet de la cavatine.

Je ne veux pas terminer sans parler de la représentation de charité de lundi, et ici j'écarte bien loin les critiques pour louer sans réserves tous les artistes qui ont pris part à cette bonne œuvre en y apportant le talent et l'empressement qui leur sont habituels lorsqu'il s'agit de faire le bien.

A M. Campocasso aussi mes félicitations.



Une ovation splendide a été faite ces jours derniers, à Bruxelles, à M. Engel, notre an-

cienn ténor léger, dans *Lachmé*. Cet artiste, dont la réputation s'étend justement tous les jours, a remporté un succès d'enthousiasme comme il en est peu d'aussi éclatants. Je l'enregistre avec le plus grand plaisir.

Des Buts.

VARIÉTÉS

Aux Bords de la Saône

CROQUIS

Sous un long peuplier, à Collonges, le 5 septembre 1884, vers cinq heures du soir.

L'herbe où je suis assis est très haute, très verte. Le soleil chauffe violemment l'air orageux. Devant moi se balance une petite chenille verdâtre, suspendue à un fil d'araignée tombant d'une branche du peuplier. Elle se tourne, se retourne, évolue, se tortille, se démène, tord et retord le fil qui, solide et fin, s'enroule toujours autour de ses anneaux comme autour d'une bobine et l'enserme implacablement. Ainsi, grâce à ce travail de damné, au bout de cinq ou six minutes d'efforts continus et désespérés, elle remonte d'une longueur de deux pieds environ. Là-haut, l'araignée guette, attentive, immobile, sous les feuilles. L'effroyable travail de la chenille ne fait que la rapprocher de son ennemie. Elle remonte toujours, sans une seconde de trêve, tournant sur elle-même, doublant sans repos les mailles souples mais incassables du filet qui l'étreint. Déjà le fil tenu s'amincit encore; il devient invisible à l'œil; il se perd dans la vague de l'air, dans le bleu du ciel. Il tient la proie comme s'il était en platine.

Voilà la chenille en face de l'araignée. Lutte hideuse qui fait penser à deux monstres antédiluviens et à l'effroyable misère de la vie universelle

qui se repaît incessamment de souffrances et de morts.

Pendant ce temps, les feuilles des peupliers font entendre un long bruissement de basses profondes; mille insectes, du bas des herbes frissonnantes, jettent leur cri perçant comme des ténors légers; par intervalles irréguliers passe et meurt le gazouillement vague d'un oiseau; l'eau du Gers ronfle paisiblement avec un long murmure; on perçoit le bruit sourd des mâchoires des bœufs, tondant le gazon, au long des rives; un chien aboie joyeusement; un bouvier siffle un vieil air du pays et s'interrompt pour héler ses bêtes: *Caubet! Lauret!* une guêpe vole en bourdonnant et disparaît comme une fusée; les moucheron dansent dans un rayon; une pie jacasse dans les maïs; une fauvette vocalise sous les larges feuilles luisantes d'un hêtre géant; de loin arrivent des voix criardes de femmes et d'enfants se querellant, tandis qu'un cousin me grince obstinément à l'oreille sa ritournelle menaçante.

Peu à peu, le crépuscule tombe et efface les détails du paysage décoloré, mais encore charmant. Une sauterelle lance un cri-cri aigu et strident comme un cri de lime sur du fer. Les grenouilles commencent à coasser gravement. A midi, sur la rivière miroitante et sur le ciel argenté, teinté de rose vers les bords, les arbres immobiles entrecroisent leurs branches feuillues et la perspective s'étend mystérieuse, ouvrant aux rêves un horizon infini.

ELIE FOURÉS.

44 ans qui manquent de charmes

Certainement le regret de n'avoir pas connu plus tôt les Pilules Suisses est bien compréhensible. Malgré le brillant résultat que démontre l'attestation légalisée suivante, il y aura peut-être encore des malades qui douteront; c'est pour cela que nous y ajoutons un autre témoignage aussi précis

et qui est arrivé un jour plus tard. Rhumatisants n'hésitez plus! Mieussy (Haute-Savoie), le 21 avril 1886. Depuis 44 ans je souffrais de douleurs rhumatismales chroniques et inflammatoires et d'un étourdissement dans la tête comme si j'étais ivre. Depuis que j'ai employé vos bonnes Pilules Suisses à 1 fr. 50, je suis immensément soulagé; je vous témoigne toute ma reconnaissance, avec le regret de ne pas avoir connu vos Pilules Suisses plus tôt; je veux toujours en avoir, car sans elles pas de santé pour moi. A. M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, Joseph Maure. — Nenevant (Charente-Inférieure), le 22 avril 1886. Ma grand'mère souffrait de rhumatismes et de douleurs à la tête qui lui causaient souvent des étourdissements, elle était obligée de se tenir à un objet pour ne pas tomber. Connaissant le succès des Pilules Suisses, j'en fis venir une boîte à 1 fr. 50 c., elle en prit deux par jour; au bout de 15 jours elle était beaucoup mieux, aujourd'hui elle est complètement guérie. Emile Genty. Légalisation des signatures par les mairies.

Il n'était que temps!

direz-vous après avoir lu le document ci-dessous, et remarquez que, malgré tout, le soulagement commençait déjà le second jour; notez aussi la dépense totale de 3 fr. Sous-la-Roche (Ain). J'avais attrapé un mauvais refroidissement qui me força de cesser mon travail. J'avais toujours froid dans le dos, des douleurs dans les jambes et un point dans le côté gauche qui gênait ma respiration; j'avais aussi de violents maux de tête et je ne pouvais pas me tenir debout; l'appétit était nul et mes forces diminuaient chaque jour. Je fis venir alors une boîte de Pilules Suisses à 1 fr. 50; dès le second jour déjà je ressentis un grand soulagement; au bout de quinze jours je repris des forces, l'appétit revenait et les douleurs disparaissaient, ainsi que les maux de tête; une seconde boîte m'a guéri complètement. J'autorise M. Hertzog, pharmacien, rue de Grammont, 28, à Paris, à publier ma lettre. — Justin Miguet. — Légalisation de la signature par la mairie.

Le Rédacteur-Gérant: F. ORDINAIRE.

Imp. J.-B. Mossier, c. de la Liberté, 70, Lyon.

Pâte phosphorée LARDET

Pharm. SIGOUD, pl. des Jacobins  
DEGOUET, successeur  
Place des Jacobins, 1  
LYON

Cette pâte détruit rapidement

CAFARDS, RATS

Se défier des imitations. Pot 1 fr., demi-pot 50 c. — Expédition franco par colis postal de trois pots contre mandat-poste de 3 fr. 4825

JEUNE HOMME

possédant une belle écriture et ayant été professeur pendant un an, dans un grand collège, demande emploi quelconque. Peut fournir de bonnes références. S'adresser à l'agence Fournier, sous le n° 8495.

RIPARIA

Fialla, Solonis, Yorks-Madeira Rupestris-Oporto

OTHELLO

Cernucopia, Senasqua, Jacquez, Canada

500,000 gamay greffés

Soudés sur tous porte-greffe

V. VERMOREL, viticulteur, à Villefranche (Rhône).

GANTS

Avariés vendus à des conditions exceptionnelles de bon marché.

Maison BOULADE-SIRAND

Rue Centrale, 32, Lyon  
1146-30 sept.

Maison spéciale de

POSTICHES

Perruques, toupets, tours, cache-folie, nattes, etc. Prix très modérés.

Maison ROUSTAN

rue Hôtel-de-ville, 63, au 1<sup>er</sup> Lyon. 14424

M<sup>me</sup> JOURDAIN

Cours Gambetta, 33, à l'entresol

ACCOUCHEUSE. — TRAITEMENT SPÉCIAL

des Maladies des dames, dites Dérangements, Chute de matrice, Inflammations intestinales, Symptômes, Gonflement du ventre. Maux de reins, Digestions difficiles. Cabinet de 9 heures à 11 heures et de 1 heure à 4 heures.

MODES A FAÇON

Deuil, Bonnets montés et Chapeaux

PRIX RÉDUITS

Cours de la Liberté, 107

Sous presse

L'ANNUAIRE GÉNÉRAL

Du Commerce de Lyon

ET DU

DÉPARTEMENT DU RHONE

pour l'année 1887

PRIX RELIÉ: 10 FRANCS

ON SOUSCRIT A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, LYON

L'ANNUAIRE GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LYON comprend:  
1° La liste des habitants de Lyon classés par rue et numéro de maisons;  
2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique;  
3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue;  
4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes administrations et autorités d'ordre civil, judiciaire, militaire et religieux;  
5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône avec les noms du Maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants;  
6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent;  
7° Un indice général de toutes les matières contenues dans le volume.

LA CHLOROSE ET LEUCORRÉE

PERTES BLANCHES, guéries rapidement par l'emploi de l'ÉLIXIR AMÉRICAIN au robinia composé du Dr Vilato de Guatemala. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, rue Ferrandière, 42, et à Paris, pharmacie MOPPERT, rue du Temple, 51.

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Dans toute la France  
7, rue Ste Catherine, au 2°

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Sur construction élevée sur le terrain des Hospices.  
Rue Ste-Catherine au 2°

UN MILLION à placer au 4 p. 100



MALADIES SECRÈTES

CABINET MAROLLES  
Docteur-Médecin  
19, rue Cuvier, à Lyon  
FONDÉ EN 1877

Guérison radicale et sans mercure des maladies secrètes

CABINET

De onze heures à deux heures

De sept heures à neuf heures

TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE

Gratuites le Samedi soir

CH. BON, rue de la Belle-Cordière, 10, (au Canon d'Or), fabrique: Malles, Sacs, Giboires, Cartables, etc. — Gros et détail.

M<sup>me</sup> BUSSY

r. Duguesclin, 92, à l'entresol près le cours Morand, Ecritures publiques et privées. Correspondances diverses. — Prix modérés.

ACCOUCHEUSE

M<sup>me</sup> Veuve YVERNAT

Rue du Viel-Reversé, angle de la rue du Doyenné (Saint-Georges)  
LYON

Tient des pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion assurée. — Renseignements par correspondance. — PRIX MODÉRÉS.

MUSIQUE Au Ménestrel. DULIEUX, 98, rue de l'Hôtel-de-Ville, près Bellecour, nouveau magasin sérieusement installé. — Grand abonnement, conditions exceptionnelles et choix considérable d'œuvres musicales.

PURGEZ-VOUS sans cesser vos occupations avec le Vanilline Cornet (déposé). Agréable, très douce, facile à prendre, acceptée par les estomacs les plus délicats. Elle chasse la bile, les glaires, purifie le sang. Elle convient à tous les tempéraments. Elle remplace avec avantage les eaux purgatives qui n'ont plus, au dire des médecins, la vertu que tu qu'ont eues.  
On se purge sans boillon ni tirage, en toute saison. On peut sortir, travailler, prendre son repas, sans rien changer à ses habitudes. — Le paquet de deux doses 1 fr. 20, 5 paquets 5 fr. franco, outre timbre ou mandat-poste. Cornet, pharmacien, 2, rue Octavio-Mey, Lyon-3, rue Paul et p. in ipale. pharm. cim.

POUR VENDRE OU ACHETER

Un Fonds de

BOULANGERIE

S'adresser à M. Reviron, rue Confort, 12.

BOULANGERIE

60 sacs. Loc. 300, banlieue.

— Prix: 14,500 fr.

BOULANGERIE

angle de rue, fait 35 sacs.

— Prix: 5,000 fr.

S'adresser à M. Reviron, rue Confort, 12.

A VENDRE

de gré à gré, un Etablissement de bains, ayant 32 baignoires et agencements pour hydrothérapie, situé à Vienne (Isère), et la maison dans laquelle existe cet établissement. S'adresser à M. Brunet, propriétaire.

JEUNE HOMME sachant

bien écrire, désire emploi quelconque, tiendra les comptes. Ecriture, F. A. L., poste restante, Fontaines-sur-Saône (Rhône). 12321 - 17 sep.

VIN D'ALGÈRE

Spécialement Clientèle bourgeoise, garanti sur facture. Adresser demande d'échantillons: Colonie algérienne, place Croix-Paquet, 5, Lyon.

INJECTION BARRAJA

vraie infallible, unique au monde. Guérit les maladies secrètes les plus invétérées.  
Prix: 4 fr., cours Lafayette, n° 115, Lyon.

Plus de Chasseurs malheureux

Avec la Mire Merveilleuse, s'adaptant à tout fusil, il est impossible de manquer le gibier. Pour la recevoir franco, envoyer fr. 50 (mandat ou timbres), à Kell, boulevard Voltaire, 175, Paris.

A VENDRE

Propriété comprenant bâtiments d'habitation, écurie, remise et verchère, sise à Meyzieu (Isère), à proximité de la gare, contenance environ 76 ares. S'adresser à M<sup>re</sup> Millet, notaire, à Meyzieu.